

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

47, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS - 75006 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 46.33.42.47

CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1323 - 7 juillet 1988 - 3 F

D 1323 EL SALVADOR: CRISE POLITIQUE ET PETITS MÉTIERS

L'événement majeur de la vie nationale est la maladie du président de la République, opéré d'un cancer aux Etats-Unis le 7 juin 1988. Déjà se prépare sa succession dans des conditions difficiles. En effet, son parti, la Démocratie chrétienne, a virtuellement éclaté en deux; et les élections de mars dernier ont vu la victoire inattendue de l'ARENA, parti d'extrême-droite cherchant désormais à se donner un visage plus engageant (cf. DIAL D 1306). La guerre civile continue et les tentatives antérieures de "dialogue national" n'ont toujours pas pu être relancées (cf. DIAL D 1245 et 1247).

La situation de la population est loin de s'améliorer, situation de précarité due au chômage et au sous-emploi. Le témoignage ci-dessous dépeint ce qui est malheureusement le sort d'une large partie de la population pauvre. Ce récit a été publié par *Carta a las Iglesias* du 16-31 mai 1988.

Note DIAL

LA FAIM DE MADAME FRANCISCA

J'ai fait la connaissance de Mme Francisca un jour que je réprimandais l'un de ses petits-enfants, Chou, âgé de 7 ans, qui faisait pleurer ses petits frères à cause d'une mangue qu'il dévorait et dont il ne restait pratiquement plus que le noyau. Elle était assise devant une porte, dans le centre de Santa Tecla, pour essayer de vendre quelques galettes de manioc qui lui restaient de la veille; elle avait avec elle quatre enfants souffrant visiblement de dénutrition. Nous avons fait connaissance et elle m'a invité dans sa pauvre maison dans un quartier marginal. C'est là qu'elle m'a confié une partie de sa vie:

Je suis des années cinquante. Je suis venue au monde en 1950 et j'ai maintenant plus de 35 ans. Ma maman m'a dit que je suis née dans un hôtel des environs de Santa Tecla. Je ne me souviens de presque rien de ma vie d'enfant. Je l'ai passée enfermée dans la pension de famille où ma maman travaillait. Mes parents étaient travailleurs. Mon papa, un cireur de chaussures qu'on disait le meilleur, et en même temps un grand coureur de femmes. Ma maman était domestique chez des patrons sur la route de Santa Ana. Ces gens-là ne vivent plus ici, ils sont partis. Elle avait une toute petite chambre dans la pension de famille, je vivais avec elle et elle ne me laissait pas sortir.

Quand j'ai eu dix ans on est allés vivre dans une cabane sur les pentes du volcan. Nous vivions là, mes parents, mon grand frère Pedro, et moi. Je me rappelle encore quand on allait dans les plantations de café pour la cueillette. C'était la grande joie pour moi. J'étais heureuse d'aider à ramasser les grains de café tout rouges qui tombaient du panier de ma maman.

Mon frère a été très dur avec moi. Il travaillait comme aide-maçon. Il aimait beaucoup l'alcool et quand il revenait à la maison il était irritable ou soûl. Quand j'étais petite, vers les douze ans, j'ai eu mes premières règles. Mon frère qui m'a vue avec du sang a commencé à me crier: "T'es une traînée, t'es une fille de trottoir. Moi, des femmes légères, j'en veux pas ici." Et il m'a jetée à la rue à coups de pied. Ma maman, elle était malade à ce moment-là, elle m'a cachée dans un coin

D 1323-1/3

de la maison. Mais je ne savais pas ce qui m'arrivait, personne ne m'avait expliqué. Je me disais que j'étais en train de mourir. Et c'est pour ça que je pleurais. Mon frère a entendu et m'a jetée à la rue encore une fois. Des voisins m'ont prise chez eux. Cette nuit-là, je peux pas l'oublier. Ma mère est morte un peu après.

Quand j'ai eu quinze ans, le premier enfant est né: Elvín. J'allais vendre dans une prison, là où il y a aujourd'hui la Cetipol. C'est là que j'ai connu le papa des trois autres enfants: Maria, Yanira et Rigoberto. Pour moi, ça été dur pour pouvoir les élever. J'ai beaucoup souffert. Ma vie a toujours été de souffrir. J'ai jamais été heureuse. Ma mère est morte à force de souffrir, et c'est maintenant mon tour de souffrir.

Mme Francisca est une femme au large visage, creusé de rides et passablement bouffi, mais éclairé de grands yeux noirs qui donnent l'impression de vouloir être inquiets mais sans y parvenir. Sa bouche est grande et son timbre de voix est celui de toutes les femmes de marché qui ont une facilité de parole à faire envie. Une abondante chevelure noire lui tombe sur les épaules, avec quelques mèches sales et durcies. Mme Francisca est petite, légèrement courbée, le corps accablé par un travail sans repos et abîmé par les misères de la vie. Il émane d'elle une douceur qui voudrait être et n'y parvient pas. Mme Francisca est toute de résignation douloureuse, elle est une espérance proche de l'extinction. Sa maison est toute petite, édifiée par elle sur un terrain que personne ne lui a donné. Elle n'a que peu d'ustensiles de cuisine:

Comme vous voyez, on n'a pas de lit, rien que celui-là, tout vieux, qui ne sert plus. On dort par terre.

J'ai jamais été à l'école. Mes enfants sont péniblement arrivés en troisième année. C'est bien triste pour une mère de voir souffrir ses enfants. Mais il y a une chose que j'ai apprise à mes enfants et que je répète à mes petits-enfants: qu'ils doivent travailler, qu'ils ne doivent jamais voler. Une de mes filles reste ici à la maison, elle est un peu malade. L'autre vient vendre avec moi pour gagner le pain de ses enfants. Mon fils aîné n'a pas de travail, mais il fait des bricoles, il n'aime pas rester comme ça, sans rien faire.

Aujourd'hui la vie est difficile. Elle est dure. On n'a rien sans rien. On fait travailler les sous qu'on gagne mais on ne s'en sort pas, la vente ne marche pas. Actuellement je dois 150 *colones*. Comment est-ce que je vais rembourser? Comment est-ce que je vais m'en sortir? Aujourd'hui, et hier déjà, je n'ai rien vendu. Je vends des galettes de manioc et des mangues aux sorties des collèges. J'ai rien vendu. Je suis désespéré car quand on vend c'est pour manger. Voilà deux jours qu'on a presque rien mangé. J'ai plus un centime. Quand il y a une grève, les bus ne sortent pas et il n'y a pas d'école. Ces jours-là, ça va mal, on vend pas grand chose.

Comme vous le voyez j'ai bien des soucis. Et dites-vous que j'ai en ce moment des maux de tête comme ça. Aujourd'hui on m'a donné de la nourriture gratis. Avant c'était bien meilleur marché. Avec cinquante centimes je mangeais. Quand on n'a plus rien, comme en ce moment, quand on trouve plus à faire, alors on va aider les gens des cuisines du marché en faisant des courses. Et quand il n'y a rien d'autre on va laver le linge des autres à la rivière. C'est comme ça qu'on s'en tire.

Je suis bien affligée, nous n'avons plus rien, pas même des haricots en grain. On ne peut même plus manger des haricots car voilà que je viens de perdre mes sous en voulant faire une affaire. Mon grand souci c'est la nourriture. Je suis plus pauvre que n'importe qui. Je n'ai jamais rien reçu de personne.

Je réfléchis beaucoup. Il y a des nuits où je ne peux pas dormir et cela me trotte dans la tête... Des fois je me demande pourquoi il y en a, dans la vie, qui vont bien et d'autres qui vont mal. Je pense à Carlitos, à Chou, à tous mes petits-enfants, s'ils ont été à l'école, si l'un ou l'autre de mes enfants a fait des études ou quoi que ce soit pour se défendre.

Je me dis que ceux pour qui ça va bien c'est parce que le travail ne manque pas. Celui qui travaille a sa nourriture assurée et peut acheter les choses qu'il a besoin. Tandis que nous, il y a des jours où on vend, des jours où on vend pas, et si on vend

pas la marchandise qu'on a, les sous s'en vont. C'est pas comme d'avoir un salaire, c'est la nourriture assurée. Nous, non. Notre travail c'est rien que vendre. Voilà ma vie: vendre des galettes.

Je parle toujours à Dieu. Quand je passe devant une église, j'entre et je lui demande de m'aider à vendre. Je pense du bien de Dieu. Quand ça va mal pour moi, je ne rejette jamais la faute sur lui. La faute c'est à nous tous.

Dieu m'aide toujours. Quand je le prie de tout mon coeur pour que je vende, je finis par y arriver. Figurez-vous qu'une fois je vendais et voilà que je perds l'argent. J'ai dit à Dieu: Ah, mon Dieu! J'ai perdu mes sous. Et je te le demande, et je te le demande!... Alors que je m'en retournais toute triste à la maison, tout d'un coup je suis tombée sur un petit paquet de billets là sur un talus. A peu près 50 pesos. C'est déjà trois miracles comme ça qu'a fait Notre-Seigneur.

Quand ça va mal, on s'y fait. Qu'est-ce que j'y puis, vieille comme je suis et avec toutes ces bouches à nourrir? Je n'ai pas à maudire Dieu. C'est lui qui sait ce qui vaut le mieux pour le chrétien.

Je constate qu'en ce moment j'ai pas de chance avec les sous. Dernièrement j'avais le résultat de la vente, et voyez ça, plus rien... On est resté sans manger. Mais Dieu ne nous abandonne pas, il prend soin de nous. Aujourd'hui je pensais que j'arriverais pas à manger. Mais j'ai réussi à manger et mon terrible mal de tête que j'avais, il est passé.

Le grand souci c'est la vente. J'aime pas rester sans rien faire parce qu'alors on ne mange pas, ni mes enfants ni mes petits-enfants ni moi. Quand on ne mange pas et quand la faim me serre le ventre, j'ai envie de pleurer parce que je pense que c'est la même chose pour Carlitos, Chou, Maria et Francisquita.

Pauvres petits! Tous les matins ils demandent du pain, ils demandent à manger et on a pas toujours de quoi leur donner. Je demande à Dieu qu'il nous donne à manger. Tout ça fait que je suis devenue une petite vieille, toute cette peine, à travailler et rien qu'à travailler. Je n'arrête jamais, même pas les dimanches. Je peux bien vous le dire: toute la vie c'est une souffrance.

Après cette conversation, j'ai revu Mme Francisca un certain nombre de fois. Elle me salue toujours avec le sourire. La dernière fois que je l'ai vue, je me suis hasardé à lui demander: "Comment ça va?" Elle m'a répondu très franchement et de façon bien sentie: "C'est Dieu qui sait". Et j'ai vu que son panier était encore plein de galettes.

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)